

# « C'ÉTAIT LÀ... », L'OMBRE TUTÉLAIRE DE LA CONCIERGERIE

Guillaume Mazeau, Historien, maître de conférences à  
l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne

Commissaire scientifique  
du nouveau parcours révolutionnaire de la Conciergerie



Où est le cachot de Marie-Antoinette ? » Depuis plus de deux siècles, la question persiste, telle une obsession collective : venir à la Conciergerie, c'est encore, pour beaucoup de visiteurs, aller voir l'ancienne reine de France ou, du moins, partir sur les traces de ses derniers instants. L'attente est tellement forte que, pour beaucoup, la visite prend l'intensité d'une rencontre. Les royalistes convaincus ou les catholiques prononcés viennent jusqu'à l'ancienne prison avec émotion et gravité, comme on fait un pèlerinage. Certains prient depuis le trottoir du boulevard du Palais. Arrivés des quatre coins du monde, et surtout des États-Unis et du Japon, les fans de Marie-Antoinette parcourent les salles médiévales au pas de charge, pressés d'acheter les *goodies* à l'effigie de la reine avant d'admirer les reliques exposées dans la vitrine de la chapelle. *A priori* moins concernés, les passionnés d'histoire et les visiteurs plus ordinaires se laissent pourtant eux aussi souvent surprendre par l'aura de celle qui, de toute évidence, a depuis longtemps vampirisé le monument.

## Naissance d'un lieu de mémoire

Cette histoire commence en 1816, sous la Restauration. Revenu d'exil et désormais Louis XVIII, le frère cadet de Louis XVI tente de faire oublier la Révolution et d'organiser le souvenir des grandes figures de l'Ancien Régime. Les lieux de mémoire se multiplient. Les dépouilles de Louis XVI et de Marie-Antoinette sont transportées en grande pompe dans la nécropole royale de Saint-Denis. À l'endroit même où les corps royaux ont été inhumés en 1793 après avoir été guillotins, Louis XVIII ordonne l'élévation d'une chapelle expiatoire. Afin de commémorer la date de l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier devient un jour de deuil national. C'est dans ce contexte que le comte et ministre de l'Intérieur Élie Decazes propose aussi de restaurer la chapelle de la Conciergerie. L'idée est de bâtir un sanctuaire en partie sur l'emplacement de l'ancienne cellule de Marie-Antoinette et d'une autre pièce où aurait, selon la tradition, reposé Robespierre avant d'être exécuté.

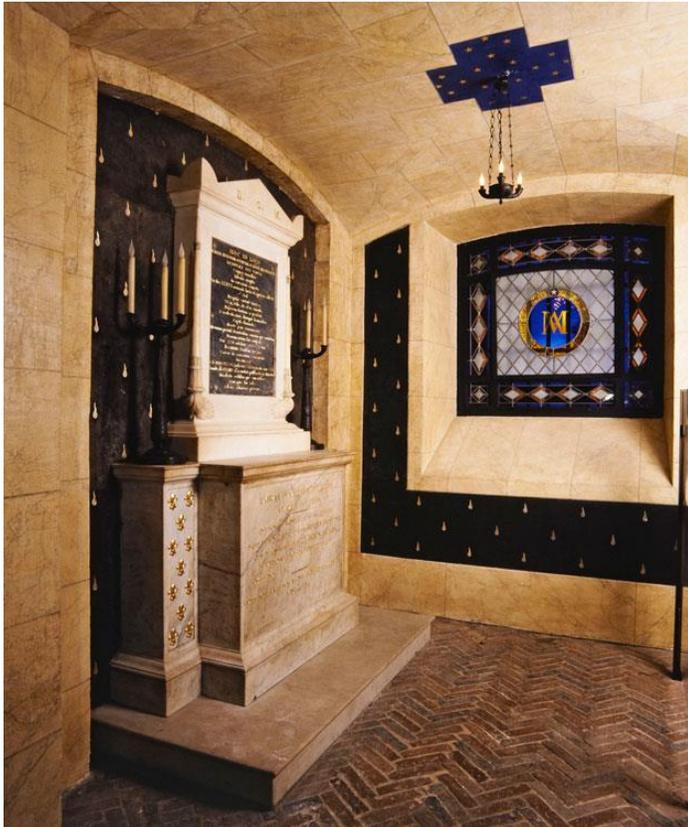


La Conciergerie est au cœur de la reconquête mémorielle de la monarchie : il s'agit d'en faire le contre-lieu de mémoire de la Bastille. Dénoncée comme l'« Enfer des Vivants », la forteresse du faubourg Saint-Antoine était devenue un symbole à abattre bien avant la Révolution. C'est pourquoi celles et ceux qui la prirent, le 14 juillet 1789, commencèrent aussitôt à la démolir et à en faire visiter les entrailles afin de dévoiler l'horreur des prisons d'Ancien Régime. Au début du XIXe siècle, la monarchie a trouvé sa Bastille : désormais associés à la période de la Terreur, les salles et couloirs souterrains de la Conciergerie correspondent parfaitement à la pédagogie de l'horreur révolutionnaire qui prospère alors.

Depuis de nombreuses années, la littérature funèbre de la Contre-Révolution s'est imposée comme un genre en soi, composé de listes de guillotins et de souvenirs atroces d'anciens prisonniers, eux-mêmes inspirés des codes morbides du roman gothique.

Prisonnière ô combien spéciale, Marie-Antoinette, qui a passé soixante-seize jours à la Conciergerie, incarne parfaitement la martyre dont le nouveau régime a besoin pour régénérer la monarchie : elle sera la figure inversée de ces pauvres prisonniers et de ces squelettes, qui furent extirpés en juillet 1789 des profondeurs de la Bastille avant de devenir les victimes emblématiques du despotisme.

« Nous retrouvons tout ce qui pouvait encore nous rester d'elle, tout ce qui pouvait nous rendre sa mémoire plus chère et plus sacrée. » Le journal royaliste *La Quotidienne* ne saurait mieux résumer l'enjeu que représente l'ancienne cellule de Marie-Antoinette. Construite par l'architecte Peyre et inaugurée le 16 octobre 1816, c'est-à-dire vingt-trois ans jour pour jour après l'exécution de la reine déchuée, la chapelle expiatoire tient à la fois du sanctuaire et du caveau symbolique.



Sur les murs de faux marbre noir, des larmes argentées semblent indiquer que le monument lui-même pleure éternellement l'ancienne reine. La lumière n'y entre qu'avec parcimonie par une fenêtre ornée d'un vitrail aux initiales entrelacées M A. Dans le couloir d'entrée, deux stèles sont dédiées à Louis XVI et à sa sœur, Madame Élisabeth. Éclairé par de faux candélabres, à la place supposée du lit où dormait la prisonnière, un monument de marbre est gravé du « testament de la Reine » et d'une dédicace en latin composée par Louis XVIII lui-même. Ajoutés en 1817, trois tableaux spécialement commandés représentent la reine en martyre chrétienne.

Construit à la hâte, ce décor de carton-pâte, dans lequel le bois peint en trompe l'oeil tient parfois lieu de marbre, devient l'écrin de la mémoire obsédante de la défunte. Décrivant l'inauguration de la petite chapelle expiatoire, le journaliste du *Moniteur* traduit l'émotion ressentie par les invités, totalement envahis par le génie du lieu : « Il serait impossible de donner une idée de l'émotion qu'ils ont éprouvée à l'aspect de ces lieux désormais consacrés par la religion à transmettre le souvenir de la plus auguste infortune. *C'était là...*

Tels étaient les mots presque seuls qui se répétaient d'abord de bouche en bouche et que des larmes accompagnaient dans tous les yeux. » Et déjà, la mémoire de la reine est associée à la sensibilité féminine : « Plusieurs femmes ont assisté à la cérémonie dans l'état le plus déchirant », note-t-il. Huit ans plus tard, en octobre 1824, alors que la Restauration négocie son virage le plus autoritaire, le journal *La Quotidienne* évoque la cérémonie anniversaire, soulignant la même émotion collective : « Des larmes ont coulé, excitées par les douloureux souvenirs que ce lieu rappelle », écrit-il, avant d'affirmer que l'on ne peut être « saisi de pitié dans un lieu où l'on assiste, pour ainsi dire, aux dernières tribulations, au dernier supplice de la première reine du monde ».

Plus que Saint-Denis ou que la Chapelle expiatoire, la Conciergerie s'impose comme l'espace de fidélité à la mémoire de la reine, mais aussi de la hantise révolutionnaire. En 1859, *L'Industriel de Saint-Germain-en-Laye* reprend la légende selon laquelle un petit barbet aurait accompagné Marie-Antoinette depuis le Temple jusqu'à la Conciergerie. Laisse inconsolable après l'exécution de sa maîtresse, le chien aurait été recueilli par une bouquetière du marché aux Fleurs, qu'il quittait cependant un quart d'heure par jour pour aller devant la porte du Palais de justice. Au détail près, la légende royaliste récupère la légende de Médor, un barbet réputé pour être constamment retourné devant le Louvre sur la tombe de son maître, mort quant à lui aux côtés des insurgés de l'été 1830. Sensibles et fidèles, les chiens verraient ce que les humains ne voient pas, marquant de leur présence le sacrifice des révolutionnaires ou le martyre des royalistes.

Alors que l'emplacement de la Bastille s'impose lentement comme la place politique du peuple parisien, la Conciergerie fait l'objet d'âpres luttes de mémoire. Dès les années 1820, les libéraux s'imposent comme les principaux adversaires du tournant ultra de la Restauration. C'est à cette époque que la légende selon laquelle les Girondins auraient pris leur dernier banquet dans la chapelle de la Conciergerie s'impose dans les imaginaires. Le souvenir républicain s'implante désormais à deux pas du sanctuaire monarchiste dédié à la reine. Mais il est bien fragile par rapport au spectre de la souveraine qui, chaque année, attire les visiteurs de marque. En 1846, Victor Hugo, encore royaliste, pénètre dans la cellule avec émotion. Le sanctuaire a vieilli : « Si l'on eût vu là le pavé nu, la muraille nue, les barreaux au soupirail, le lit de sangle de la reine et le lit de camp du gendarme et le paravent historique qui les séparait, c'eût été une émotion profonde et une impression inexprimable. On y voyait un petit autel de bois qui eût fait honte à une église de village, un mur badigeonné (en jaune, bien entendu), des vitraux de café turc, un plancher exhausé faisant estrade et sur le mur deux ou trois abominables tableaux où le mauvais style de l'empire luttait avec le mauvais goût de la Restauration. »

## Reconstituer, ressusciter

Il en va ainsi de la mémoire de Marie-Antoinette à la Conciergerie, fondée sur la reconstitution et la croyance en la possible survie de l'esprit de la reine : l'espérance de retrouver la cellule comme cette dernière l'avait laissée, de s'approcher au plus près de son vécu, est sans cesse déçue par la découverte du simulacre. Le médiocre décor de 1816 apparaît comme une indigne trahison. En 1869, le nonce du pape s'y rend néanmoins, réaffirmant la sacralité du lieu. Cinq ans plus tard, en 1874, alors que la jeune Troisième République attend sa Constitution, la chapelle expiatoire est en rénovation : le *Journal des villes et des campagnes* se fait l'énième porte-voix du désir de respecter l'authenticité du lieu, comme pour se rapprocher de l'expérience sacrificielle de la reine, et, surtout, de chasser toutes les autres mémoires du lieu : « Le rapprochement du caveau, plus petit encore, mais non plus horrible, où Robespierre, râlant, s'en vint attendre, le 10 thermidor, son départ pour le Tribunal révolutionnaire et pour l'échafaud, produit l'effet d'un sacrilège, si ce n'est, toutefois, d'une expiation. Et l'intérêt même de la grande salle dite des Girondins, devenue aujourd'hui la chapelle de la Conciergerie, où les accusés s'entassaient avant de monter chez Fouquier-Tinville, et qui montre encore, dans l'épaisseur du mur, la porte étroite par où défilèrent devant leurs bourreaux les victimes du 2 septembre 92, s'efface devant ce cachot [...]. »

En 1893, l'historien royaliste G. Lenotre signale que, tous les jeudis, un groupe presque exclusivement composé d'Anglais se rend dans le cachot de Marie-Antoinette. Les visiteurs plongent dans les souterrains de la Conciergerie comme on descend aux Enfers : « À mesure qu'on s'enfonce dans le sombre dédale des couloirs de la prison, à mesure qu'on entend se refermer derrière soi les portes à triples verrous et retomber les grilles, on se sent de plus en plus écrasé par l'énorme bâtisse que l'on sait toute grouillante de gens, de geôliers qui vont et viennent, de prisonniers qu'on mène à l'instruction, et où, pourtant, on n'entend aucun bruit. “La porte du cachot de la Reine Marie-Antoinette », dit [le guide] Un souffle d'émotion passe sur les visiteurs ; toutes les femmes frissonnent, tous les hommes se découvrent. [...] Il est certain que ce cachot a dû subir bien des transformations depuis 1793. La plus maladroite de toutes est celle que lui a infligée, dans un but pieux, le gouvernement de la Restauration, en en faisant une chapelle ; tel qu'il est, cependant, il reste impressionnant et terrible. Quelle put être l'existence de la malheureuse femme enfermée dans cette cave, jamais seule, toujours espionnée, depuis le 11 septembre jusqu'au 16 octobre 1793 ? ». Le 13 juillet 1906, le *Journal des débats politiques et littéraires* se lamente également des multiples profanations que subit, selon lui, le lieu et, avec lui, la figure de la reine : « Là encore on démolit des murs, on construit des cloisons, et on efface de l'histoire. Seraient-ce encore une fois les besoins du service, les éternels besoins du service, pour lesquels on a déjà installé une brasserie dans l'ancien greffe de la Conciergerie et pour lesquels on est en train de transformer en salle de douches le premier cachot de la reine Marie-Antoinette ? »



En 1909, soutenu par le conseil général de la Seine, le directeur de la Conciergerie annonce son intention de constituer un petit musée rappelant la présence passée des Girondins et de la reine. La mémoire des prisonniers républicains radicaux, notamment représentés par Robespierre, est quant à elle totalement effacée du lieu. Dans la chapelle plusieurs objets sont exposés dans des vitrines, dont un fauteuil rouge au tissu râpé ainsi qu'un crucifix, censés avoir appartenu à Marie-Antoinette. La présence de ces objets et l'authenticité retrouvée ne font qu'augmenter la ferveur des visiteurs royalistes : « Cet obscur réduit, si tristement illustré, conserve une atmosphère pénible qui pèse sur les visiteurs » affirme le journaliste de *L'Action française* en 1926.



C'est à ces puissantes attentes mémorielles que répond de manière surprenante la mise en scène du bicentenaire de la Révolution française en 1989 : dans une autre pièce du bâtiment, une reconstitution de la cellule est proposée, comme dans une *period room*. Les visiteurs se retrouvent placés derrière la reine, dont le mannequin vêtu de noir est agenouillé en prière, devant un mur orné de fleurs de lis. Derrière elle, une vitrine rassemble des objets achetés pour l'occasion, plus ou moins réputés avoir appartenu à Marie-Antoinette. Les plus curieux peuvent même s'amuser à revoir la scène à travers le judas d'une vieille porte, comme s'ils étaient les gardiens du lieu. Le simulacre est complet. Tout est faux, recomposé, orienté. Et pourtant, la scène répond aux attentes créées par l'étonnante mémoire de Marie-Antoinette : célèbre de son vivant, elle continue d'aimer après sa mort, si bien que l'on vient la voir, on veut la voir, on croit l'avoir vue : comme au Trianon, de multiples rumeurs d'apparition se propagent depuis le XIXe siècle, particulièrement parmi les jeunes femmes, laissant croire que le fantôme de la reine se promène encore dans les lieux.

En décembre 2013, sur le « Forum de Marie-Antoinette », site internet fréquenté par des femmes royalistes, une internautes affirme avoir senti un soir la présence de la reine alors qu'elle s'était trouvée seule dans les couloirs, impression confirmée par son interlocutrice répondant au pseudonyme de « comtesse Diane », suggérant quant à elle être habitée par Marie-Antoinette. Ces croyances sont moins insensées qu'elles ne le paraissent. Pour des raisons religieuses, politiques ou qui tiennent davantage aux identités de genre, la figure de Marie-Antoinette s'est imposée comme l'ombre tutélaire de la Conciergerie, inspirant un rapport très particulier au lieu, fondé sur l'illusion du retour dans le passé. Bien sûr, ce rapport au temps n'est pas neutre : il ne fait qu'entretenir la volonté de transformer la Conciergerie en lieu de mémoire des martyrs de la monarchie et des horreurs révolutionnaires.

Chargé de transformer le lieu de mémoire en lieu d'histoire, j'ai choisi de supprimer cet énième simulacre, qui trompait son monde, et de le remplacer par une reconstitution numérique, assortie de toutes les explications nécessaires. « Mais le mannequin de Marie-Antoinette, il n'est plus là ? » Les questions que posent aujourd'hui avec insistance les visiteurs, décontenancés par la récente disparition de la fausse cellule reconstituée, sont en tout cas moins anodines qu'il ne semble. Reléguée dans les souterrains de la République, la mémoire de la Contre-Révolution insiste, jusqu'à l'obsession. L'étonnant culte de Marie-Antoinette en est une des illustrations.

Texte extrait de la monographie *Marie-Antoinette, métamorphoses d'une image* paru aux [Éditions du patrimoine](#)

# Parcours révolutionnaire de la Conciergerie

